NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

83 Nº 6 1961

Peut-on améliorer le «Lectionnaire» français?

E. BERNIMONT (op)

p. 617 - 640

https://www.nrt.be/fr/articles/peut-on-ameliorer-le-lectionnaire-francais-1832

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Peut-on améliorer le « Lectionnaire » français ?

Depuis deux ans qu'il est sorti de presse, le *Lectionnaire latin-français* a recueilli de la part de la critique comme de la part de la hiérarchie — curie romaine comprise — des éloges largement mérités. Sa version destinée à devenir officielle et d'usage général pour les diocèses de langue française, rendue dès maintenant obligatoire dans un grand nombre, doit conférer à la Parole de Dieu proclamée en notre langue « ce caractère qui doit être le sien de fixité immuable » que la Vulgate lui a assuré depuis plus d'un millénaire dans la latine. Ainsi l'annonce Mgr Garrone dans la présentation qu'il en fait, au numéro 62 de la *Maison-Dieu*. Et sans doute cette version sera-t-elle un jour complétée, en sorte que nous soyons dotés d'un lectionnaire pour tout le temporal et le sanctoral.

C'est dire la haute perfection qu'on est en droit d'en attendre; et cela dès les débuts, car l'histoire apprend combien il est difficile et délicat de remanier ou même retoucher un texte une fois « consacré » et universalisé. Or il serait inouï qu'une telle œuvre atteignît du premier coup une perfection qui ne soit susceptible d'aucune amélioration. Nous avons cru servir modestement cette fin en soumettant au jugement de ceux que la chose intéresse les amendements qu'une lecture complète et attentive nous a paru appeler.

TEXTE DE BASE

A s'en rapporter à l'*Avertissement* mis en tête du *Lectionnaire* et aux commentaires des revues, on pourrait croire que le texte de base en est tout bonnement celui de la Vulgate latine, dont on s'écarterait seulement en deux cas mentionnés en cet *Avertissement* : 1 Cor. *15,* 51 (Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur) et Phili. *2,* 11 (Quia Dominus Iesus Christus in gloria est Dei Patris). Il faudrait alors se préparer à de multiples surprises... La réalité est heu-

1. *Lectionnaire latin-français* en vue de la proclamation publique des épîtres et des évangiles des dimanches et des fêtes autorisée pour tous les diocèses de France par la Suprême Congrégation du Saint-Office le 17 octobre 1958. Adopté officiellement par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques. Desclée, Dessain, Mame, éditeurs de la Sacrée Congrégation des Rites. Copyright Association Episcopale Liturgique, Paris, 1959 (format de lutrin, 23 × 33, 270 pp.).

Une édition de chaire, grand in-8°, a été publiée ensuite, ne comportant que les textes en français.

reusement beaucoup plus nuancée. La traduction s'est faite toujours un œil sur la Vulgate et un œil sur l'original. La Commission de Traduction déclare même en tête de ses principes (*Maison-Dieu*, n° 62) : « La traduction a été faite sur les textes originaux ». Si l'on veut, la base en est une Vulgate régulièrement contrôlée et au besoin amendée par l'original.

D'où cet autre principe, corollaire du précédent : « Dans les cas très rares où la Vulgate est isolée, c'est-à-dire n'a aucun appui ni dans les manuscrits grecs ni dans les anciennes versions, nous avons suivi le texte original ». — Il est vrai que, la Vulgate étant, pour la plupart des livres traités, d'une fidélité déjà remarquable, les écarts de quelque importance seront en effet « très rares » (tels les deux mentionnés explicitement). Il n'en est pas moins vrai que, dans le détail, l'application de ce principe nous a valu une cinquantaine de précisions et améliorations par rapport au latin, et cela dans une version d'ores et déjà munie de plus d'approbations ecclésiastiques que la Vulgate n'en a obtenues pendant longtemps...

On notera cependant l'un ou l'autre cas où l'on a opté avec raison pour la Vulgate même isolée contre un original douteux. Ainsi Eccli. *24*, 25 (soit dit une fois pour toutes, nous ne citerons pas les pages du Lectionnaire : un *Index librorum* à la fin de celui-ci permet de retrouver aisément tous les textes) :

> En moi est toute grâce de doctrine et de vérité,
> en moi est tout espoir de vie et de force.

Un autre passage où la Vulgate s'écarte de l'hébreu et des Septante, et qui a peut-être échappé à l'attention des traducteurs, est Exode *12*, 3-5 : les sources n'appellent jamais la victime pascale « agneau », et pour cause. L'hébreu exigeait toujours, à propos de la pâque, le latin *pecus* (tête de menu bétail) ; et notre verset 5 ajoute : « Vous le prendrez — ce *pecus* — soit parmi les agneaux soit parmi les chevreaux », ce que le latin, pour s'en tirer honorablement après son erreur, arrange avec un peu de désinvolture : « *iuxta quem ritum tolletis et haedum* »... Sans cette incorrection, peut-être l'exégèse latine n'eût pas dévié vers un « agneau pascal » dans son explication de l'« *Agnus Dei* » de Jean *1*, *29*, 36. Ne sommes-nous pas devant un de ces passages dont une traduction devrait « éclairer le sens à l'aide du texte original » ? Si oui, pour éviter la lourdeur, nous dirions :

> 3. *Que l'on prenne une tête de menu bétail par famille, une tête par maison.*
> 4. *Vous compterez, pour la bête, d'après ce que chacun mange.*
> 5. *Ce sera un animal sans défaut, mâle, né durant l'année.*
> *Vous le choisirez parmi les agneaux ou parmi les chevreaux.*

Nous nous étonnons qu'ici, comme en Isaïe *53*, *7*, même la traduction E Dhorme se départisse de son exactitude quasi indéfectible.

Pour la plupart des textes vétérotestamentaires, le contrôle essentiel a dû se faire sur l'original hébreu ; mais, bien entendu, lorsqu'un de ces textes se retrouve cité dans le Nouveau Testament sous une forme altérée — qu'elle soit due ou non aux Septante — c'est alors cette forme qu'il a fallu y traduire. Ainsi Isaïe *40*, 3 modifié par Luc *3*, 4 et Jean *1*, 23 (*Vox clamantis in deserto...*). Ou Mal. *3*, 1 modifié en Math. *11*, 10 (*Ego mitto angelum meum ante faciem tuam...*) et qui apparaîtra ainsi différemment rendu au 2e dimanche d'Avent et au 2 février. Chose analogue pour Osée *6*, 6, dont il sera question plus loin.

Un autre principe de traduction a été celui-ci : « Quand le texte original présentait plusieurs variantes, nous avons choisi la leçon qui est appuyée par la Vulgate ». — De fait, pour Eccli *24*, 24, par exemple, on a suivi une leçon fort peu appuyée par les manuscrits mais adoptée par la Vulgate :

> Je suis la mère du bel amour,
> de la crainte et de la sainte espérance.

De même, pour Jean *1*, 13, on n'a pas admis, contrairement à la Bible de Jérusalem, la leçon qui se réclame d'Irénée, de Tertullien et de la Syriaque de Cureton (*qui non ex sanguinibus... sed ex Deo natus est*), mais bien celle qu'appuie la Vulgate avec les grands manuscrits (*nati sunt*).

Nous relevons cependant deux cas où l'on s'en est départi. D'abord Rom. *1*, 4 (*qui praedestinatus est Filius Dei*), où la Vulgate a manifestement lu, comme Irénée et la Vieille Latine προορισθέντος (prétabli), tandis qu'on a suivi la leçon plus logique et plus claire ὁρισθέντος (constitué). L'autre cas, pour lequel nous serons moins d'accord, est celui de Luc *16*, 9 (*Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut, cum defeceritis...*), qu'on traduit ainsi :

> Faites-vous des amis avec cet argent malhonnête,
> pour qu'au jour où il manquera...

La Vulgate a lu ὅταν ἐκλίπητε, qui est d'ailleurs la leçon de la Vulgate grecque, et qui signifie exactement : *quand vous aurez dû vous éclipser, vous effacer, quand vous aurez disparu*, sens très naturel et très vivant : l'homme retiré des affaires et mis à pied ! On a préféré le terne et assez insignifiant ἐκλίπῃ.

Dernier principe touchant le texte de base : « Quand le texte original est susceptible de plusieurs interprétations, nous avons adopté celle qui est donnée par la Vulgate ». — Il s'agit donc ici d'un texte matériellement sûr mais ambigu, soit parce que les accords ou la ponctuation peuvent se faire de diverses façons, soit parce que la forme grammaticale de tel mot laisse subsister une ambiguïté qui n'est pas intentionnelle. Un exemple bien connu est Jean *1*, 9 : *Erat lux vera quae*

illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum; on sait qu'en grec le participe « venant » peut se rattacher aussi bien à « lumière » ou à « homme ». Les traducteurs s'en sont tirés de la façon la plus habile et la plus simple :

> C'était la vraie lumière,
> celle qui éclaire tout homme,
> venant dans le monde.

Mais n'y aurait-il pas servilité excessive à pousser l'application de ce principe jusqu'à risquer un contresens à peu près certain? C'est le cas pour Prov. *8*, 22 (*Dominus possedit me in initio viarum suarum*), où la traduction des Septante, des targums et des plus anciennes versions est : *Le Seigneur m'a créée*, celle de S. Jérôme, bien que matériellement défendable, étant plutôt polémique, anti-arienne.

Tout à l'inverse, en Luc *11*, 13 (*dabit spiritum bonum petentibus se*), on a quitté la Vulgate pour une traduction qui se veut plus fidèle : « donnera l'Esprit Saint à ceux qui le prient ». Bien à tort, pensons-nous : l'absence d'article, le sens des variantes, sans compter la comparaison avec Matth., tendent à exclure l'interprétation personnaliste et à recommander celle de la Vulgate : ***un bon esprit***, où si l'on veut se rapprocher du grec : ***un esprit de sainteté***.

Ceci introduit le problème de l'exactitude et de la précision dans la traduction du texte adopté. Comme on l'a vu, pour la sélection du texte, nous n'aurions guère à donner que des éloges.

HAUTE FIDÉLITÉ

Les missels pour fidèles donnent souvent une version légèrement paraphrasée; du moment que la chose se fasse sobrement et judicieusement, nous ne voyons pas qu'il y ait à leur en faire grief : ils sont destinés à l'usage privé et veulent charitablement pratiquer l'adage « *In omnibus respice finem* ». Autre chose est un texte destiné à l'usage public et liturgique. Ici s'applique l'*Avertissement* du *Lectionnaire* : « Un prédicateur peut certes gloser et adapter la Parole de Dieu : c'est même l'un de ses devoirs. Mais le ministre qui proclame les lectures sacrées (...) n'a pas le droit de mettre sous ce titre les pensées d'un auteur humain. Introduire des modifications, des explications ou des altérations dans ce qu'on donne pour une traduction, c'est falsifier celle-ci (...) Une traduction, quels que soient les soucis pastoraux et la compétence littéraire de ses auteurs, laisse subsister l'obscurité des textes bibliques. » — Il s'agit ici d'une obscurité inhérente à l'objet, en tout cas d'une imprécision que l'auteur a voulu laisser subsister, tandis que nous parlions dans la section précédente d'une ambiguïté non intentionnelle résultant pour nous du mode d'expression, **des imperfections fortuites du langage humain.**

Encore ne faudra-t-il pas conférer facilement un caractère d'obscurité sacrée à des formules bibliques qui pouvaient être claires pour leurs contemporains mais ne le sont plus pour les nôtres dès qu'on se contente d'en donner un décalque plus ou moins réussi. Nous pensons qu'on n'a pas toujours évité ce danger, comme il apparaîtra par la suite de cette étude. Or il faut y veiller et se garder surtout de cheminer *ad obscurum per obscurius,* car on constate que déjà des clercs et surtout des laïcs boudent le *Lectionnaire* pour ses « obscurités ». S'il en est de vraies, il en est de fausses.

Mais si la traduction ne doit rien ajouter, elle doit aussi tâcher de ne rien laisser perdre! Pour autant que la pensée ait voulu se livrer par la parole, la traduction doit nous la transmettre à son tour avec le maximum de plénitude et de justesse. En particulier, d'un instrument destiné à transmettre la Parole de Dieu du haut de tous nos ambons, nous devons exiger la haute, la très haute fidélité.

Or, si les versions du *Lectionnaire* l'emportent généralement sur les autres à la fois par la fidélité et la concision, force est bien de reconnaître que les imprécisions et les inexactitudes s'y rencontrent encore à tous les détours. Et ceci est dommage... si du moins sont fondées les remarques que nous faisons plus loin et dont la plupart visent des fautes de cette nature.

En voici quelques-unes qui ne sont pas plus importantes que d'autres mais se présentent à plusieurs reprises.

Il est dit du Verbe-Fils : *Omnia per ipsum facta sunt, mundus per ipsum factus est, omnia per ipsum creata sunt* (Jn *1,* 3 & 10; Col. *1,* 16). Jamais le latin ne dit *ab ipso,* ni le grec ὑπό ni ἀπό, mais διά, qui veut signifier une origine non absolument première. Or si je dis en français « vous l'obtiendrez par moi », l'équivalence existe et l'on entend que ce n'est pas la même chose que « vous l'obtiendrez de moi » ; seulement notre préposition « par » après un verbe au passif change de sens, toute note d'intermédiaire disparaît pour marquer l'origine pure et simple de l'action ou de l'effet. Nous ne pouvons guère dire ici « Tout fut créé à travers lui »... dire « par son moyen » serait exagérer le caractère intermédiaire et introduire une précision infidèle ; « par son intermédiaire » serait plus neutre mais un peu lourd. Nous pensons que la meilleure formule serait « grâce à lui ». C'est d'ailleurs celle qu'on a adoptée pour Sagesse *8,* 10 & 13, ainsi que pour Actes *12,* 9.

Nous nous demandons si l'on a bien fait de traduire régulièrement *angelus Domini* par « l'Ange du Seigneur », avec article et majuscule, là où le grec ne porte aucun article (« un ange ») : on songerait à l'Ange de Yahvé, des anciennes théophanies, alors que l'angélologie du

1er siècle et les textes eux-mêmes invitent à y voir des personnages totalement distincts de Dieu. Passages concernés : Matth. *1*, 20 et *28*, 2 ; Luc *2*, 9 ; Actes *12*, 7. Qu'il faille entendre toutes ces angélophanies très à la lettre, c'est à voir ; mais la traduction, elle, devrait rester neutre.

Une étrangeté qui revient avec un zèle agaçant est celle qui, pour serrer l'original, traduit par « sur », avec note de supériorité bien dégagée, la particule ἐπί suivie d'un accusatif, alors qu'en prose dès avant l'époque classique toute idée de supériorité en est absente (celle-ci n'existant qu'avec le génitif ou le datif). Avec l'accusatif, le sens est « vers, contre », comme quand nous disons : « le vent souffle sur la voile » ou « la troupe s'élance sur l'ennemi ». Pareillement nombre de verbes préfixés par ἐπί (ἐπερχέσθαι, etc.) ne marquent par eux-mêmes pas plus de supériorité locale que le français « survenir » ou « surprendre » (à l'encontre de « surpasser, surmonter, survoler »...). — En tous ces cas, voulant lâcher la Vulgate pour l'original, on lâche à la fois l'une et l'autre. Ainsi lit-on :

—— « L'Esprit-Saint viendra sur toi » (Luc *1*, 35). Or il ne s'agit nullement d'une sorte de survol : l'expression rappelle celles qu'emploie d'ordinaire l'A.T. pour signifier l'irruption de l'Esprit, cette sorte de prise de possession qui transforme soudain un personnage et opère par lui des effets surnaturels ; elle marque bien rencontre et pénétration ; bref : *l'Esprit saint surviendra en toi*[2]. Nous préférons même ne pas écrire le sujet avec une double majuscule et trait d'union pour ne pas lui attribuer, si possible, un caractère personnel trinitaire que la phrase elle-même n'impose pas (littéralement « un souffle saint »). Mais ici nous butons à la quasi-impossibilité, bien connue, de traduire sans l'interpréter le mot biblique « *spiritus*, πνεῦμα » et surtout « *spiritus sanctus* » : souffle, esprit ? avec majuscule ou minuscule ? avec ou sans l'article ? Choisir, et il le faut bien, c'est interpréter...

— « L'Esprit-Saint était sur lui » (Luc *2*, 25, de Siméon : πνεῦμα ἦν ἅγιον ἐπ' αὐτόν). On a traduit comme s'il y avait ἐπ' αὐτοῦ ou ἐπ' αὐτῷ. Le latin dit mieux « *in eo* » ; il eût fallu « *in eum* », car il y a mouvement et « *spiritus* » est encore assez proche de « *spirare* » pour s'y ajuster. La translation littérale de l'idée et de l'image en français, où nous manque l'accusatif de mouvement, serait « un souffle saint donnait sur lui ». Mais « esprit » n'ayant plus rien de concret

2. La même faute fait souvent présenter de façon inexacte la scène du baptême de Jésus, comme si une colombe était venue battre des ailes au-dessus de lui avant de s'envoler à nouveau, symbole d'une présence bien éphémère, vers le ciel d'où elle était venue. Les textes font entendre que la colombe symbolique « descendit » du ciel et fondit sur lui (ἐπ' αὐτόν), pour y « demeurer » et donc y disparaître aussi mystérieusement qu'elle était apparue.

et d'imagé demandera qu'on supplée l'idée de dynamisme, soit par le verbe (« l'Esprit saint soufflait sur lui » : concis mais un peu plat?) soit autrement : *le souffle de l'Esprit saint donnait sur lui; il recevait le souffle saint de l'Esprit...*

— « Il s'est penché sur son humble servante » (Luc *1*, 48). Nous regrettons bien : gracieuse image mais paraphrase ; d'abord ἐπιβλέπειν ne signifie nullement se pencher vers le bas, mais regarder (vers), exactement rendu par « *respexit* » ; ensuite ἐπὶ τὴν ... ne signifie « sur » que comme dans « jeter les yeux sur », c'est-à-dire « vers ». Quant au complément, nous en dirons un mot plus loin.

— Autres cas analogues, également touchés plus loin : Luc *18*, 43 et *21*, 26 ; Jean *8*, 59 ; Eph. *5*, 6.

Le *Lectionnaire* dit assez souvent que Jésus « ordonne, commande, enjoint ». Or, à part le petit groupe de ceux qui s'étaient spontanément subordonnés à lui comme disciples à leur maître, il ne semble pas que les textes lui fassent jamais donner de son vivant des ordres personnels à des hommes, sur lesquels il n'avait officiellement aucune autorité. Il déclare, recommande, engage, etc., parfois avec insistance, mais s'abstient de commander. Lors même qu'il chasse les vendeurs du temple, c'est un acte de zèle inspiré par une sainte indignation, comme pourrait — et devrait — en avoir un homme profondément religieux et courageux ; et c'est ainsi qu'il justifie son geste devant les autorités.

Les nuances impliquées dans les temps des verbes ne paraissent pas toujours fidèlement rendues. Ce n'est pas seulement en grec mais même en latin qu'il y a une différence, par exemple, entre « *ne timeas* » et « *ne timueris* » : puisque le premier veut dire « cesse de craindre » ou « ne sois pas craintif », la traduction naturelle et exacte dira « rassure-toi ». Mais c'est en grec, comme on sait, que le jeu des temps produit de continuelles et subtiles nuances. Il semble qu'on ait considéré l'aoriste du subjonctif et de l'infinitif (l'optatif étant presque mort) comme n'ayant jamais valeur de passé ou d'antériorité. Or si l'aoriste a valeur de transition intemporelle dans toutes les propositions à caractère volitif (donc dans les finales, par exemple, et certaines consécutives), ce n'est pas le cas des autres. Ainsi ὅταν ἔλθῃ ne veut pas dire « quand il viendra », mais « quand il sera venu ». On en verra diverses applications plus loin. — Le sens d'accomplissement du parfait est quelque peu forcé dans les trois manières dont on a traduit ἤγγικεν, *appropinquavit* : « Le Royaume de Dieu est arrivé » (Luc *10*, 9), « L'heure est venue... Il est là » (Mat. *26*, 45-46). Le sens exact est seulement : il est maintenant devenu proche, voici qu'il est proche. La nuance est d'importance quand le sujet est « *regnum Dei* ».

Pour ce dernier, on a adopté, selon l'usage assez répandu en dehors

de l'Oraison dominicale, la traduction uniforme par *royaume*. En certains cas, le contexte lui gardait plutôt le sens de *règne* qu'il a d'ordinaire dans l'A.T.; en bien d'autres, il préconise celui de *royaume*, vulgarisé par la littérature apocalyptique. La traduction uniforme a ses avantages et peut se défendre, à condition qu'on n'entende pas *royaume* au sens exclusivement « réel » qui est le sien en français mais qu'on sache l'animer du dynamisme propre à *règne*.

L'EXPRESSION VERBALE

« Si fidèles qu'elles doivent être, dit l'*Avertissement*, il ne faut pourtant pas que les traductions soient de simples décalques (...) On doit soigneusement éviter une terminologie archaïque et faussement solennelle dont l'abus a parfois provoqué, par réaction, le désir de traductions trop libres et trop familières. C'est ainsi qu'il faut exclure impitoyablement, par exemple, des mots tels que *tribulations, breuvage, airain*, qui appartiennent au style pseudo-classique et sont devenus entièrement étrangers au langage vivant ».

Volontiers d'accord sur le principe, on tremble un peu quant aux applications, actuelles et futures. Car après avoir été drastiquement épurée jadis — et combien appauvrie! — par les Malherbe, Vaugelas et consorts au nom du « langage vivant », voici notre langue soumise encore une fois à une « impitoyable » épuration. Si c'était pour lui restituer, par compensation, ce trésor de vocables concrets, simples, délicieusement variés et colorés qui faisaient son charme depuis Joinville et Jeanne d'Arc jusqu'à Montaigne et S. François de Sales... mais il s'agit plutôt de traquer les autres, les « pseudo-classiques », ces solennels intrus. Voici donc l'*airain* envoyé aux vieux fers avec le *calice*, les *tribulations* chassées avec les *tentations*, et les *pierres d'achoppement* remplacées par des « *occasions de chute* »; le *zèle* est proscrit mais l'*ardeur* fort bien cotée; le Temple n'a plus de *pinacle* mais conserve un « *haut* »... Mais où va-t-on se retrouver en fin de compte? pas tellement loin de ce *basic french* dont on ne veut pas. Car n'oublions pas que notre vocabulaire usuel est déjà devenu l'un des plus indigents qui soient et que nous n'avons pas trop à faire les riches. L'*airain*, en français, est aussi ancien et solide que le *bronze*, et les *tribulations* y sont connues depuis le XIII[e] siècle au moins. Bien sûr, nul n'ira au bar commander un *breuvage*, mais ce vieux mot du terroir se survit dans le parler familier comme dans la langue littéraire et même technique. En quoi tout cela est-il pseudo-classique? On s'empêchera difficilement de ré-entendre les soupirs des Femmes savantes:

> *Ah! sollicitude* à mon oreille est *rude*:
> Il pue étrangement son ancienneté.
> — Il est vrai que le mot est bien collet monté! (II, 7)

Sans rappeler l'influence capitale de la Bible sur nos langues vivantes, constatons qu'il existe en celles-ci quantité de mots quelque peu retirés de la grande circulation, mais qui tiennent toujours modestement leur rôle, au moins à titre supplétif ; on est heureux de faire appel à eux comme synonymes, et parfois comme termes irremplaçables, pour enrichir ou varier un peu le langage. Pourquoi les traquer ? Gare qu'on ne nous amène tantôt « parousie », « kérygme » et « eschatologique » !

Il arrivera donc qu'à un choix de termes bibliques précis et soigneusement différenciés réponde, dans la traduction, un même mot français vague et incolore, tel que *voir* ou *mesure*. Celui-ci servira aussi bien pour le *satum* de farine de la boulangère (Mat. *13*, 35) que pour le *métrète* d'eau de Cana qui en est le triple (Jean *2*, 3) ou le *corus* de froment du régisseur qui en vaut trente (Luc *16*, *7*). Etablir une synonymie entre termes aussi différents n'est pas seulement décolorer les Evangiles, c'est aussi, comme on le verra, dévaluer un peu leur enseignement. Il faut chercher des équivalences, et plutôt faire appel à un mot concret mais quelque peu hors d'usage que de tomber dans le banal ou de se réfugier dans les genres suprêmes. Sinon, pourquoi ne pas donner aussi un commun dénominateur à toutes les valeurs : deniers, drachmes, statères, as, sicles, oboles, mines, talents ?... La paresse des traducteurs ne doit pas entretenir celle des prédicateurs !

La syntaxe sémitique est rudimentaire comme celle du grec homérique, et sans doute la traduction doit-elle lui garder son visage. Mais songeons que la répétition hébraïque de la conjonction « et », par la diversité et la fugacité de sa prononciation en cette langue, n'y a nullement ce caractère d'infantilisme et de monotonie qu'elle prend en français ; si bien que la répéter à chaque coup dans la traduction risque de fournir un décalque légèrement caricatural. S'il est difficile de remplacer cette particule par une autre sans faire de l'interprétation, souvent on peut la laisser choir comme explétive. Or il arrive au contraire que, là même où le texte grec biblique — original ou version — subordonne des termes, la traduction française les dissocie et coordonne encore ! Quelle accumulation de « et », par exemple, dans Luc *7*, 13-16, pour ne rien dire du récit de la Création ! Qui ne connaîtrait pas le français, parcourant le *Lectionnaire*, serait frappé par le fourmillement de « il » et de « et »... Notre langue est-elle vieillie à ce point qu'elle ait maintenant le souffle si court ou qu'elle ait besoin de tant de chevilles ? C'est bien par la syntaxe, pensons-nous, et par certaines locutions, plutôt que par des mots isolés, que la version officielle courrait le risque d'un vieillissement précoce.

AMENDEMENTS DIVERS

Voici proposés, outre ceux qui précèdent, une série d'amendements de détail. Pour l'Ancien Testament, nous avons volontiers pris comme test la traduction Dhorme (Biblioth. de la Pléiade). Pour le Nouveau, nous nous sommes rarement donné le loisir de confronter avec d'autres excellentes versions, d'ailleurs connues des auteurs du *Lectionnaire*. Si l'une ou l'autre des formules suggérées coïncide fortuitement avec telle d'entre elles, on y pourrait voir une confirmation.

ANCIEN TESTAMENT

Genèse

Le 1er chapitre est un des plus difficiles à faire passer. Tableau grandiose, peu de chose suffit à le délaver et changer en naïve image d'Epinal, surtout pour nos contemporains. La traduction qu'en donne le *Lectionnaire* nous paraît manquer de relief et de rythme; la multiplicité enfantine des « et » y est pour beaucoup.

2. « Et la terre était informe et vide ». — Il est au moins fort probable que la conjonction initiale avait en hébreu valeur explicative, c'est-à-dire que, rendue en latin par « autem », elle l'eût encore mieux été par « quippe, scilicet », le verset précédent ayant donné l'idée générale à la manière d'un titre; pour ne pas sembler interpréter en sens contraire, deleatur. — Le savant qualificatif « informe » ne nous paraît pas heureux : le chaos (tohu) primordial a une forme — plate — et une « face ». Le suggestif *« vague et vide »* de la Bible de Jérusalem rappelle un peu l'allitération de l'hébreu.
« Et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme » : cette inutile répétition du verbe va introduire trois propositions où l'hébreu n'en avait qu'une.
« Et l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux » : pour éviter d'interpréter et garder, par contre, le parallèle avec ténèbres et abîme, « Souffle » est ici préférable à « Esprit ». — D'où le verset ainsi présenté dans sa sobriété :
La terre était vague et vide,
Les ténèbres par dessus l'abîme,
et le Souffle de Dieu planant au-dessus des eaux.
9. Que les eaux qui sont au-dessous du ciel » : lourd. → *Que les eaux de dessous le ciel s'amassent en un seul lieu.*
« Et que le continent apparaisse ». — On disait « l'aride, le sec, la sèche... », toutes dénominations un peu hirsutes; celle-ci, qui change l'aspect formel, rend moins bien l'idée d'émergence et de nouveauté; nous dirions « la masse sèche », d'autant qu'au verset suivant on l'oppose à « l'amas des eaux »; → *et qu'apparaisse la masse sèche.*
10. « Et Dieu vit que cela était bon » → *que c'était bien,* ainsi parle-t-on en fait. Item aux versets 12, 18, 21, 25, 31 (« très bien »).
11. « Que la terre fasse pousser la verdure ». — Le texte dit plus énergiquement « verdoyer de verdure », tournure insolite en français quand rien ne s'ajoute au complément. Nous retoucherions ce verset et le suivant de la sorte :
« Que la terre verdoie de gazon,
d'herbe montant en graine,
d'arbres fruitiers portant des fruits selon leur espèce,
qui aient en eux leur semence sur la terre. »
Et il en fut ainsi.

La terre produisit le gazon,
l'herbe montant en graine,
l'arbre fruitier porteur de fruits
ayant en soi la semence selon son espèce.

16. « Le plus grand luminaire... le plus petit luminaire ». — L'hébreu dit « le grand luminaire, le petit luminaire » ; si on préfère le comparatif, comme la Vulgate, → *le luminaire majeur, le luminaire mineur* (plus ferme).
« Pour présider au jour... présider à la nuit ». — Le verbe hébreu est plus fort, exactement « dominer », comme on dit : dominer de toute sa hauteur. Donc → *pour dominer le jour, pour dominer la nuit.* Et au v. 18, comme dans le texte même, → *pour dominer sur le jour et la nuit.*
20. « Que les eaux pullulent d'un pullulement d'êtres vivants » : peu élégant. → *Que foisonnent les eaux d'une foison d'animaux vivants* (litt. : d'âme de vie).
21. « Et tout être vivant qui grouille, dont les eaux pullulent ». — Le premier verbe va être ensuite traduit plusieurs fois par « ramper » ; or les poissons ne rampent pas. D'autre part les vv. 28 & 30 appliqueront le même verbe aussi bien au bétail, qui ne « grouille » pas. La Vulgate le rend par « moveri », se mouvoir : trop vague ; exactement, c'est « remuer » : → *et tout animal vivant et remuant, dont foisonnent les eaux.*
25. « Et tout ce qui rampe sur le sol ». — Reptiles, bestioles et insectes sont désignés en hébreu d'un nom collectif et expressif, qu'on trouve ici et au v. suivant : la « remuaille » du sol ! Montaigne l'eût aimé. Faute d'équivalent, → *et tous les reptiles du sol.*
26. « Et qu'ils commandent aux poissons de la mer... » — Ce n'est pas facile : ils n'obéissent pas comme à S. François ! Le verbe hébreu est plus fort encore que celui du v. 16 : il ne s'agit pas de se faire écouter mais de réduire, de « maîtriser ».
« Qu'ils maîtrisent les poissons de la mer et les oiseaux du ciel,
les bestiaux et toutes les bêtes sauvages
et tous les reptiles remuant sur la terre. »
28. *« Maîtrisez les poissons des mers et les oiseaux du ciel*
et tout vivant qui remue sur la terre ».
La version dit : « tout être vivant qui rampe sur la terre » ; c'est limiter le domaine de l'homme aux poissons, aux oiseaux et aux reptiles...
29. « Toute herbe portant semence » → *toute herbe porteuse de graine.*
30. « A tout ce qui rampe sur la terre, tout ce qui a souffle de vie » → *à tout ce qui remue sur terre comme animal vivant.*

Proverbes

8, 28. « Lorsqu'il équilibrait les sources de l'abîme » (pas beaucoup de sens) → *et que devinrent puissantes les sources de l'abîme* (Héb., LXX, Dh.).
30. « Je faisais ses délices » → *j'étais dans les délices* (LXX, Vulg., Dh.).
31, 18. « Elle juge que ses affaires vont bien » → *elle sent que ses affaires vont bien* (Dh.) : plus juste et plus vivant.
20. « Elle ouvre sa main au pauvre, elle étend ses paumes vers l'indigent » → *elle étend sa main vers le malheureux, elle tend ses bras à l'indigent* (Héb., Dh.).

Cantique

2, 9. « Le voici qui se tient derrière notre mur » → *qui s'arrête derrière notre mur* (Dh.) : plus précis, plus vivant.

12. « Le temps de chanter est arrivé » (des psaumes liturgiques?) → *le temps de la chanson est arrivé* (Dh.) : bien plus précis.
13. « Le figuier forme ses fruits » (hors de saison) → *le figuier a produit ses figues-fleurs* (Dh.).
14. « Ma colombe... au creux de la paroi » → *... dans le secret du raidillon* (Dh.).

Sagesse

5, 1. « Ceux qui comptaient pour rien leurs peines » → *ceux qui auront blâmé leurs labeurs* (Dh.).

8, 9. « Ma conseillère aux jours heureux » → *ma conseillère pour le bien.*
12. « Si je me tais, ils m'attendront » (peu clair) → *... ils seront dans l'attente* (Dh.).

Ecclésiastique

15, 1-3. Dans le Grec comme dans la Vulgate, « trouver, venir, donner » sont au futur.
5. « Parmi ses compagnons » → *devant ses proches* (Grec, Vulg., Dh.).

24, 23. « Mes fleurs font une moisson de gloire » (des fleurs de vigne qui font une « moisson » ?) → *mes fleurs donnent des fruits de gloire* (Dh.).

Isaïe

4, 1. « Le fruit de la terre » → *le fruit du Pays* (de la terre d'Israël).
5. « La gloire du Seigneur, comme un dais et comme une tente, ombrage contre la chaleur » → *La gloire du Seigneur sera un dais. Le jour, une hutte servira d'ombrage contre la chaleur* (Dh.; cfr Vulg.).

7, 13. « Ne vous suffit-il pas de fatiguer les hommes, pour que vous fatiguiez aussi mon Dieu? » — Le verbe « *lasser* » est à la fois plus juste et plus fort.
14. « C'est pourquoi le Seigneur... » → *Aussi le Seigneur...*

60, 4. « Tes filles surgissent de tous côtés » (Vulg. : « de latere surgent ») → *tes filles sont portées sur le flanc* (Dh.).

66, 12. « Un torrent qui coule » → *un torrent qui inonde* (Vulg., Dh.).
« Vous serez comme des nourrissons que l'on porte dans ses bras, que l'on caresse sur ses genoux » → *Vous serez allaités, vous serez portés sur le flanc et vous serez choyés sur les genoux* (Dh.).
13. « Consoler » (*ter*). — Ce verbe et ses dérivés ont, dans la langue religieuse, une vogue absolument surfaite, évoquant presque nécessairement un état de détresse et de découragement qui demande des baumes lénifiants; la plupart du temps il vaudrait mieux dire « *réconforter* ».
14. « Vos os seront comme l'herbe qui reverdit ». Le verbe hébreu est bien plus fort que reverdir : à la fois verdir, fleurir et germer (Vulg. « *germinabunt* »). Alors qu'ils étaient comme un buisson sec, → *vos os deviendront florissants comme le gazon.*

Ezéchiel

1, 9, 12. « Chacun allait droit devant soi » (mais ils ont 4 faces!) → *chacun allait selon l'orientation de ses faces* (Dh.).

Osée

6, 2. « Il a frappé, il pansera nos plaies » → *s'il frappe, c'est pour qu'il nous panse* (Dh.).
4. « **Votre amour est comme la brume du matin** ». Osée parle avec insistan-

ce de l'amour de Dieu pour Israël, avec emploi du terme propre (*3,* 1; *9,* 15; surtout *11,* 1, 4), mais évite d'employer « ahaba », amour, en sens inverse, bien que Dieu attende la chose. Les premiers à le faire seront Jérémie, *2,* 2, et Deutéronome, *6,* 5. Le mot « hèsèd » employé par Osée correspond exactement au latin « pietas », qui comporte bien une certaine idée d'affection mais se traduira approximativement en français tantôt par « piété », tantôt par « pitié ». Il est dommage que la Vulgate le rende régulièrement par « misericordia », comme les Septante par ἔλεος. — Ici, puisqu'il s'agit d'une disposition envers Dieu, → *votre piété.*

5. « J'ai frappé par mes prophètes » → *je les ai taillad*és *par mes prophètes* (Dh.); cfr Héb. et Vulg. (« dolavi eos »).

6. « C'est l'amour que je veux ». Ici encore il faut traduire par *« piété ».* Par contre, pour Matth. *9,* 13, voir plus loin. « Et non les sacrifices » → *et non l'immolation.*

Joël

2, 12. « Dans les larmes et dans le deuil » → *par les pleurs et par la lamentation* (cfr Vulg. *« fletu et planctu »*).

15. « Prescrivez un jeûne saint, publiez une solennité » → *consacrez un jeûne, convoquez une réunion* (Dh.).

16. « Que le jeune époux sorte de son foyer » → *... de sa chambre* (cfr « de cubili suo »). « Que l'épousée sorte de sa chambre » → *et la nouvelle mariée de son pavillon* (Dh.; cfr « de thalamo suo »).

18. « Le Seigneur s'est enflammé pour sa terre » → *fut plein de zèle pour sa terre* (Dh., plus clair, mais il y a ce « zèle » !).

Malachie

3, 1. « Voici que j'envoie mon Messager pour qu'il prépare le chemin » → *voici que j'envoie mon Ange pour qu'il déblaye la route* (Dh.). Nous estimons cette traduction préférable parce que le texte paraît apparenté à Exode *23,* 20 (« J'enverrai mon Ange devant toi »). C'est d'ailleurs ainsi qu'il sera compris en Matth. *11,* 10 *infra.*

« Le messager de l'Alliance, que vous désirez »; ce personnage, différent du précédent, lui est supérieur, le même que « le Seigneur que vous cherchez ». Aussi est-ce avec raison, pensons-nous, que Dh. lit ici « mèlèk » et non « mal'ak » → *le Roi de l'Alliance.*

2. « La lessive des foulons » → *la potasse des foulons* (Dh.) : il s'agit en effet de l'élément actif, purifiant.

NOUVEAU TESTAMENT

S. Matthieu

2, 10. « En voyant l'étoile ils se réjouirent d'une très grande joie ». Fort mauvais décalque : qui parlerait jamais ainsi en français? → *La vue de l'étoile les mit dans une joie extrême, les combla de joie.*

4, 3. « Ordonne que ces pierres deviennent des pains » : d'une solennité un peu amusante; tout naturellement, avec le grec et le latin : → *dis que ces pierres deviennent des pains* (tout le monde entend bien que le verbe est au subjonctif).

5. « Sur le haut du temple ». Pourquoi remplacer par un mot vague un terme qui se veut précis? Même s'il ne l'est pas pour nous, il est en tout cas passé **en proverbe dans la langue : → *au pinacle du temple* (il semble que l'auteur**

voie cet « aileron », πτερύγιον, comme un élément architectural, sorte d'acrotère, auquel Jésus aurait été appliqué : ἐπί et accusatif).
6. « Et sur leurs mains ils te porteront (verbe inexact), afin que tu ne heurtes pas ton pied contre une pierre » : bien lourd pour un texte poétique!

→ *et leurs mains te soulèveront*
pour qu'à la pierre ton pied ne heurte.

5, 4. « Heureux les doux ». Il est sans doute difficile de changer ce mot, mais bien difficile qu'il ne soit mal compris : depuis les LXX, il était, dans la langue biblique, à peu près synonyme d'« *humble* ». Or un peu plus loin, v. *22*, pour une raison semblable on a bien traduit μῶρος par « mécréant ».

8, 4. « Va, montre-toi au prêtre » → *va te montrer au prêtre* (comme on a traduit, v. 7, « j'irai le guérir »).
24. « Et voici qu'une grande tempête s'éleva sur la mer ». — La même expression σεισμὸς μέγας sera traduite v. *28*, *2* « un grand tremblement de terre »... Simplement → *or voici que la mer devint fort agitée.*
26. « Et il y eut un grand calme » (on dirait une pause) → *et ce fut le grand calme.*
27. « Et les gens furent pris de stupeur, ils disaient : Quel est donc celui-là qui... » → *Quant aux gens* (οἱ δὲ, *porro*), *pris de stupeur, ils disaient : Quel est donc ce personnage* (ποταπός ἐστιν οὗτος) *qui*...

9, 13. « C'est la miséricorde que j'aime et non les sacrifices ». Voir ci-dessus Osée *6*, 6. Le rédacteur de Mat. grec, bien que sa phrase serre mieux l'hébreu que celle des LXX, a adopté comme eux ἔλεος, d'où *misericordia*. L'ennui est qu'il semblerait ici avoir pris Osée à rebours en parlant d'une disposition divine envers l'homme (réelle heureusement!) et attribuer le contresens à Jésus... Il convient de supposer, croyons-nous, que son intention était de lui faire citer le texte à la fois correctement et à propos, et donc tâcher de rendre son ἔλεος avec toute la souplesse que le mot peut admettre, de sorte qu'il puisse signifier aussi bien une disposition de l'homme envers Dieu ou envers son semblable. Peut-être comme ceci : → *C'est une piété charitable*, ou *C'est la bonté du cœur que je veux, et non l'immolation.*

11, 10. Si Jésus déclare que Jean est plus qu'un prophète, c'est qu'il l'assimile bien à un « ange » et non à un simple « messager ». Voir ci-dessus Malachie *3*, 1.

13, 33. « Au levain... qu'elle cache dans trois mesures de farine ». Le « satum » est le « séa » hébraïque, qui valait, en Galilée, env. 13 litres, précisément comme le boisseau français. → *Trois boisseaux* : fournée exceptionnelle qui rappelle celle de Sara lors de la fameuse visite (Gen. *18*, 6) mais dit surtout combien la ménagère a confiance dans la vertu de sa poignée de levain! Rien de cela n'est évoqué par les « trois mesures ».
52. « C'est pourquoi tout scribe... » → *ainsi donc tout scribe* (plus clair et plus naturel).

19, 5. « C'est pourquoi l'homme quittera son père... » → *ainsi donc l'homme*...

24, 29. « Les puissances des cieux seront ébranlées ». Même traduction de la phrase parallèle — *virtutes caelorum commovebuntur*, αἱ δυνάμεις τῶν οὐρανῶν σαλευθήσονται — en Luc *21*, 26. En français, c'est assez sibyllin. Mais voici qu'en Ephés. *3*, 10, il sera question pour l'Apôtre et l'Eglise de faire connaître « aux Puissances célestes » les mystères de la divine sagesse. Cette fois nous sommes en pleine énigme. — Dans le premier cas, il s'agissait de l'expression sémitique désignant les pelotons ou bataillons d'étoiles que nous appelons constellations : → *les astres tomberont du ciel, car les constellations seront ébranlées.* Tout au plus pourrait-on décalquer l'expression en disant ***les forces célestes***, comme nous disons « **les forces belligéran-**

tes ». — Dans le second cas, il s'agit de rendre « *principatibus et potestatibus in caelestibus,* ταῖς ἀρχαῖς καὶ ταῖς ἐξουσίαις ἐν τοῖς ἐπουρανίοις», par quoi sont désignées des hiérarchies existant par delà le ciel visible : → *aux Principautés et aux Puissances des régions (supra) célestes.*

26, 41. « L'esprit est ardent. » — Le *Lectionnaire* affectionne le mot « ardent », alors que l'image qu'il implique n'est pas celle des textes, si même l'idée en est très proche. Ici πρόθυμος. Si on ne veut plus de la traduction passée en proverbe, on pourrait dire → *généreux, vif.*

42. « Il pria; il disait : « Mon Père... » (προσηύξατο λέγων) → *Il se remit à prier : « Mon Père... »* — Des mots comme λέγων, ὅτι sont souvent explétifs, équivalant à notre double-point, à une époque où on ne ponctuait guère.

48. « Celui qui le livrait leur avait donné un signe; il avait dit : Celui que... » Vulg.: « *dedit signum dicens* » rend exactement σημεῖον ἔδωκεν λέγων ; mais il semble qu'on ait pris ἔδωκεν pour un plus-que-parfait ! → *leur donna* (alors) *ce signe : Celui que...* (λέγων explétif, remplacé par « ce »). Cfr Mt *28,* 12, même construction.

65. « Maintenant vous avez entendu le blasphème » → *Voilà ! vous venez d'entendre le blasphème!* (ἴδε νῦν ἠκούσατε, *ecce nunc audistis* : plus vif).

67. « Alors ils lui crachèrent au visage et ils le giflèrent; d'autres le frappèrent... » — Il est possible mais peu probable que cette scène d'outrages eût pour auteurs les magistrats du Sanhédrin, dont on parlait; mieux vaut laisser la chose dans l'incertain → *Alors on lui cracha au visage, on le gifla, certains le frappèrent...*

28, 2. « Et voici qu'il y eut un grand tremblement de terre : l'Ange du Seigneur descendit du ciel, il s'approcha, roula la pierre et s'assit dessus. » — Il ne faudrait pas multiplier les « grands tremblements de terre », voilà le deuxième en moins de deux jours... C'est ici un choc tout à fait local qu'on explique par la brusque arrivée de l'ange (γάρ, *enim*) et le roulement de la pierre. Il semble bien qu'ici la traduction du *Lectionnaire* fausse la présentation des faits pour n'avoir pas tenu compte d'un détail important : l'ange, en effet, « se trouvait assis, ἐκάθητο ». C'est dire que ce qui précède constituait une parenthèse dans le récit, et que l'aoriste ἀπεκύλισεν y avait valeur de passé antérieur. Nous traduirions donc :

Et voici qu'il s'était fait un grand ébranlement;
car un ange du Seigneur, descendu du ciel,
s'approchant de l'entrée avait roulé la meule,
et siégeait par dessus.

4. « Dans leur frayeur, les gardes furent atterrés et ils étaient comme morts » → *Sous le choc de la frayeur, les gardes étaient devenus comme des morts* (litt. : « comme des cadavres », comme frappés de syncope). C'est ce qui serait arrivé à plus forte raison aux femmes, si elles étaient supposées déjà présentes. Ce qui les trouble, elles, c'est l'ange assis sur la pierre roulée et son aspect (v. 3).

5. « Ne vous effrayez pas ! » → *Pour vous, soyez sans crainte!* (μὴ φοβεῖσθε ὑμεῖς).

Un auditeur qui aurait suivi la traduction du *Lectionnaire* à la veillée pascale ne manquerait pas de remarquer, à la lecture évangélique du jour, une discordance assez vexante entre les deux récits; mais il est des faux problèmes que réduit une traduction parfaitement au point. Cfr Marc *16,* 16.

S. Marc

Le second Evangile abonde en traits concrets et observés, qu'une traduction s'appliquera à conserver dans toute leur précision.

7, 35. « Et Jésus leur commanda de ne rien dire à personne » → *Jésus leur recommanda* (διεστείλατο) *de ne le dire à personne.*

36. « Mais plus il le leur commandait, plus ils proclamaient la chose ». Le texte est plus varié et plus vivant → *Mais plus il insistait, eux le proclamaient de plus belle* (αὐτοὶ μᾶλλον περισσότερον ...)

« Ils étaient extrêmement frappés et ils disaient » (exemple de coordination naïve et terne, absente du latin comme du grec) → *Frappés à l'extrême, ils disaient.*

8, 4. « Où pourra-t-on ici, au désert, prendre du pain pour les rassasier? » Ne rend nullement l'allure exclamative et emphatique de la question : πόθεν τούτους δυνήσεταί τις ὧδε ... Et on n'est pas au désert (*in deserto,* ἐν τῇ ἐρήμῳ), au contraire, dans une campagne verdoyante mais à l'écart des centres (*in solitudine,* ἐπ' ἐρημίας). → *Où trouver pour ces gens, par ici, de quoi les ravitailler de pain dans cette solitude?* Ou encore : *D'où quelqu'un pourra-t-il ici tirer de quoi ravitailler ces gens de pain en pleine solitude?*

6. « Alors il ordonna à la foule de s'asseoir par terre ». Le premier verbe est trop fort, le deuxième trop faible : παραγγέλλειν, donner une consigne, transmettre un mot d'ordre, comme dans les voyages en groupes; ἀναπεσεῖν, s'installer à la manière des convives, s'asseoir comme pour manger (cfr Vulg. *discumbere*). Donc → *Alors il invite la foule* (verbe au présent) *à s'installer par terre.*

« Et prenant les sept pains, il rendit grâces, il les rompit, et il les donnait à ses disciples pour qu'ils les distribuent: et ils les distribuèrent à la foule ». A part la multiplicité lassante des « ils » — qui tient, semble-t-il, à un parti pris, d'un bout à l'autre du *Lectionnaire,* de ne laisser aucun verbe sans répéter le sujet — que reprocher à une traduction aussi impeccable? De modifier la présentation du miracle : ne donne-t-elle pas à croire que les disciples partageaient sans fin des pains ou des morceaux qui se multipliaient entre leurs mains? C'est corser le prodige. Le récit distingue trois moments. Premier, Jésus prend les pains, rend grâces et les rompt, trois actions exprimées ensemble par une seule proposition à l'aoriste, qui marque un début. Deuxième : il donne et redonne aux disciples, qui vont et viennent, des rations que lui-même tire inlassablement de la provision qu'il a sur les genoux; tel est le jeu bien indiqué par le temps des verbes : « donner » est subitement passé à l'imparfait, marquant prolongement ou répétition de l'action, et surtout « présenter, offrir » (et non « distribuer », comme le dit la version, laquelle d'ailleurs traduira mieux ce verbe en Luc *11*, 6: « je n'ai rien à leur offrir ») figure au présent du subjonctif, signifiant assez clairement une durée ou répétition parallèle à la précédente (ἐδίδου ἵνα **παρατιθῶσιν**) ; sinon il eût été immanquablement à l'aoriste et l'on aurait eu **ἔδωκεν ἵνα παραθῶσιν.** Précision incomparable de la temporalité verbale en grec, généralement bien conservée dans la langue biblique et qu'on ne néglige jamais sans dommage. Puisque le latin ni le français n'ont la même souplesse, il faut, sous peine de méprise, y suppléer la nuance non incluse dans leurs formes verbales :

Et prenant les sept pains, il rendit grâces et se mit à les rompre,
puis il donnait à ses disciples pour en offrir au fur et à mesure,
et ils se mirent à servir la foule (aoriste inchoatif).

16, 3. « Qui roulera pour nous la pierre hors de la porte du tombeau? » → *Qui nous roulera la pierre* (tout le monde dirait ainsi) *hors de l'entrée du tombeau?*

4. « Mais en levant les yeux, elles voient qu'on a roulé la pierre » → *Mais regardant à distance, elles constatent* (ἀναβλέψασαι θεωροῦσιν)...

16. « Qui croira et sera baptisé sera sauvé ; qui ne croira pas sera condamné ». Une sentence qui provoque chez les auditeurs tant de vives discussions, voire de critiques, doit ne pas y prêter à tort. Ainsi formulée, elle donne à penser qu'il suffit d'être croyant et baptisé pour être sauvé et de n'être pas croyant pour être condamné. En fait, le premier membre formule une condition qui peut n'être pas la dernière → *qui aura cru et reçu le baptême* ; le second, une attitude consciente et volontaire (ἀπιστήσας) : → *qui aura refusé de croire.*

S. Luc

1, 32-33. Sur deux versets, six fois la conjonction « et », n'est-ce pas presque... chevrotant ?

47. « Et mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur » : exprime un climat intérieur tandis que le texte formule un motif objectif → *au sujet de Dieu mon Sauveur* (ἐπὶ τῷ ...).

48. « Il s'est penché sur son humble servante ». Nous avons parlé du verbe plus haut. La Vulgate est littérale en disant « *quia respexit humilitatem ancillae suae* ». Mais quel est le sens de cette « humilité » ? Le terme évoque de préférence, en français, une disposition morale ; en grec, une situation (en latin, aussi bien l'une que l'autre). En raison de la signification habituelle de ταπείνωσις dans les LXX et dans le N.T. et de la condition servile immédiatement évoquée par le mot δούλη, le sens paraît bien être ici « bassesse, petitesse », mais connotant une disposition morale conforme. Aussi l'expression « son humble servante », quoique moins littérale, nous paraît, en effet, la plus heureuse. Il aurait cependant fallu garder la conjonction de causalité, qui explique le motif sur lequel s'achève le verset précédent → *Car il a jeté les yeux sur son humble servante.*

2, 1. « Recenser toute la terre ». Ni οἰκουμένη ni « *orbis* » n'ont ce sens ; chacun sait que ces termes désignaient en fait le commonwealth d'alors. Si l'on ne veut pas dire « tout l'empire », qu'on traduise par « monde », qui est assez souple (comme on le fera en *21*, 26) → *recenser tout le monde.*

8. « Qui... veillaient la nuit pour garder leurs troupeaux » ; de manière plus exacte et plus vivante → *qui montaient* (ou : faisaient) *les gardes de nuit* (donc à tour de rôles) *auprès de leurs troupeaux.*

9. « Et voici que l'Ange du Seigneur se trouva devant eux » → *Or voici qu'un ange du Seigneur se tint devant eux.*

14. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». Nous avons ici un décalque de « *bona voluntas* » ; mais est-ce une traduction, même du latin ? L'expression peut, en latin, se référer aussi bien à Dieu qu'aux hommes, elle reste ambiguë ; le français lève cette ambiguïté et la réfère aux hommes, sans équivoque possible. Or vis-à-vis de l'original c'est un contresens manifeste : elle ne peut s'y rapporter qu'à Dieu, on le sait. On doit supposer que le traducteur latin, d'ordinaire si fidèle, le savait aussi, et que son « *bonae voluntatis* » n'était qu'une autre forme de « *benevolentiae* », terme moins usuel. Si donc nous voulons traduire et non trahir, même la Vulgate, c'est l'idée qu'il faudra rendre, et tant pis pour la routine. Encore faut-il saisir la juste nuance ; or εὐδοκία, dans l'usage biblique, ne traduit pas l'hébreu « *hèsèd* », pitié, bienveillance miséricordieuse, mais « *raṣon* », complaisance. Jésus sera proclamé, par excellence, objet de la complaisance divine. Les hymnes de Qumran parlent de la miséricorde de Dieu envers les « fils de sa complaisance » (*4*, 32 & *11*, 9), expression parallèle à celle de l'hymne angélique. La traduction qu'il faudrait acclimater est donc → *aux hommes de sa complaisance.* **Ceci n'est pas interpréter, mais essayer de traduire.**

15. « Voyons cette chose qui est arrivée et que le Seigneur nous a fait connaître » → *Voyons cet événement que le Seigneur nous a fait connaître.*

3, 3. « Proclamant un baptême de pénitence » → *... un baptême de conversion.*
4. « Voix de celui qui crie dans le désert » → *Voix de quelqu'un qui crie* (pas d'article dans le grec, non plus que dans l'hébreu).

5, 6. « Et leurs filets se rompaient » → *mais leurs filets...* (δὲ, *autem*).

7, **13.** « Ne pleure pas » → *Ne pleure plus* (μὴ κλαῖε).
14. « Jeune homme, je te l'ordonne » → *« Jeune homme, je te le dis ».*
15. « Et le mort se redressa et s'assit » → *Le mort se redressa sur son séant.*

8, 10. « Voyant, ils ne voient pas; entendant, ils ne comprennent pas » → *Ils voient sans voir et entendent sans comprendre.*
15. « Ceux qui entendent, qui gardent la Parole dans un cœur bon et excellent » → *ceux qui, ayant entendu* (ἀκουσάντες) *la Parole, la gardent dans un cœur bon et généreux.*

11, 7. « Mes enfants sont au lit... je ne peux pas me lever pour te les donner» (?) → *je ne peux pas me lever pour t'en donner* (ou : *pour te donner*).
8. « Pour les lui donner » → *pour lui* (*en*) *donner.*
20. « Le Royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous » → *C'est donc que le Royaume de Dieu est maintenant proche de vous* (item *10,* 9).

16, 7. « Cent mesures de blé ». Le « kor » valait env. 400 litres. Comme pour les cent barils d'huile d'olive, il s'agit là d'une très grosse traite : on n'est pas entre manants mais entre brasseurs d'affaires; on comprend d'autre part qu'une remise de 8.000 litres de blé ou de 2.000 litres d'huile vaille une belle hypothèque à son auteur! C'est tout cela qui fait le relief vivant de la parabole. Le kor est l'ancien *quintal*; ce mot ayant pris aujourd'hui un sens bien plus modeste, on ne peut le retenir. Dans le cadre amplifié des affaires modernes, il faut au contraire parler de tonnes. Donc → *cent tonnes de froment.*
8. « Envers leurs semblables, les fils de ce monde... » Il y a, dans l'original, une nuance péjorative et exclusive qui n'est pas rendue → *envers leurs propres congénères.*

18, 11. « Le pharisien se tenait droit et priait ainsi » → *Le pharisien, debout, priait ainsi* (σταθείς).
13. « Le publicain se tenait à distance, et il n'osait même pas... » Toujours cet incoërcible besoin de désarticuler la phrase et d'essouffler le style! → *se tenant à distance* (μακρόθεν ἑστώς), *n'osait même pas...*
14. « Celui-ci descendit justifié dans sa maison » → *Celui-ci redescendit chez lui justifié.*
39. « Ceux qui marchaient en tête lui enjoignaient de se taire » → *... le semonçaient pour le faire taire.*
41. « Seigneur, que je voie! » Serait-ce donc un aveugle de naissance? non, car il dit ἀναβλέψω → *que je retrouve la vue!*
42. « Vois! » → *« Revois! »* 43. « A l'instant même il vit » → *... il revit.*
« Et tout le peuple, en voyant cela... » Au moins le texte change de verbe (ἰδών), évitant du même coup la monotonie. → *Et tout le peuple, à ce spectacle,...*

19, 43. « Car des jours viendront sur toi » (litt. : vers, contre toi) → *C'est que des jours t'arriveront*; ou : *viendront pour toi.*

21, 26. « Les hommes suffoqueront de frayeur dans l'attente de ce qui vient sur le monde » → *Les hommes seront transis de peur dans l'attente de ce qui survient au monde* (ἀποψύχειν : refroidir, s'évanouir; la version force un peu).
« Les puissances des cieux seront ébranlées ». Voir ci-dessus, Matth. *24,* 29.

S. Jean

1, 19. « Qui es-tu ? » La question a un ton plus autoritaire → *Toi, qui es-tu?*
23. « La voix de celui qui crie dans le désert » — Litt. : la voix de quelqu'un qui crie. Soit six mots pour en traduire deux (φωνὴ βοῶντος). → *Une voix qui crie.*

2, 3. « Ils n'ont plus de vin » → *Ils n'ont pas de vin* (certains commentateurs tiennent à cette nuance).
6. « Six jarres... contenant chacune deux ou trois mesures ». Une précision qui ne précise rien n'est que verbiage ; l'auditeur laissé à ses conjectures imaginera ces « mesures » comme des pintes d'un ou deux litres et, de ces grandes jarres, fera... des urnes, comme on sait, alors qu'il s'agit du bath de 40 litres environ, qu'on avait appelé « baril » pour l'huile de Luc *16,* 6, et qui répond en somme à une voie d'eau ramenée de la fontaine. Or un vase à transporter l'eau et contenant ainsi plusieurs seaux, on l'appelle une tine. Estimation approximative? celle de Jean l'est aussi. → *Six jarres contenant chacune deux ou trois tines...* Et souhaitons qu'on ne confonde plus les boisseaux de farine avec les tines d'eau et les tonnes de blé.
9. « Le maître goûta l'eau changée en vin, et il ne savait pas... mais les serviteurs le savaient ». Décalque en fort mauvais français. → *Le maître goûta... sans savoir... tandis que les serviteurs le savaient.*

3, 10. « Tu es le maître d'Israël ». Prête à équivoque. → *C'est toi le docteur d'Israël* (σὺ εἰ ὁ διδάσκαλος τοῦ I.)

4, 46. « Un agent du roi » (βασιλικός). Comme il n'y avait pas de roi en Galilée → *un agent royal.*

6, 5. « Pour qu'ils aient à manger » → *pour que ces gens* (οὗτοι) *aient à manger.*
7. « Pour que chacun en reçoive un peu » : βραχύ τι, *modicum quid,* est bien plus expressif → *en reçoive une bribe, une mince portion, un bout!*
10. « Faites-les asseoir ». Terne. → *Faites s'installer les gens* (comme à table ; cfr ci-dessus Marc *8,* 6). — « Les hommes s'assirent donc » → *s'installèrent donc.*
11. « Les distribua à ceux qui étaient assis » (τοῖς ἀνακειμένοις). Rend imparfaitement, mais faute d'équivalent français — on ne peut parler ici de convives ni de dîneurs — nous dirions : → *aux gens disposés par terre.*
53. « Vous n'avez pas la vie en vous ». La Vulgate entend ἔχετε comme un futur : *non habebitis vitam in vobis.* A raison, semble-t-il : cfr *13,* 8, où le même présent sera traduit « tu n'auras point de part avec moi ». Futur d'ailleurs requis par le contexte. → *Vous n'aurez point de vie en vous.*

8, 59. « Des pierres pour les jeter sur lui » → *pour les lui lancer.*

10, 12. « Et le loup les prend et les disperse ». Traduction édulcorée de ἁρπάζει καὶ σκορπίζει → *Et le loup arrache et disperse* (« ravir » s'est fort adouci).

13, 3. « Sachant que le Père lui avait tout remis,... qu'il était sorti de Dieu et retournait à Dieu, il se lève. » Le texte est plus régulier → *Sachant que le Père lui a tout remis... qu'il est sorti de Dieu et s'en va vers Dieu* (cfr *14,* 4-5).
7. « Tu ne le sais pas » → *toi, tu ne le sais pas.*

14, 7. « Dès maintenant vous le connaissez (mon Père) et vous le voyez ». — Certains passages où se rencontre une accumulation de parfaits d'aspect assez exotique en grec, contrastant avec quelques présents, paraissent des répliques fidèles d'un jeu sémitique de la pensée sur le double registre parfait-imparfait. Le latin et surtout le français hésitent dans le premier cas entre le parfait et le présent, dans le second cas entre le présent et le futur... Opter, sans plus, pour l'un ou pour l'autre ne faciliterait pas la saisie de la pensée. On aura ἔγνωκα, signifiant : j'ai appris à connaître et c'est mainte-

nant pour moi chose connue : γινώσκω : j'apprends à connaître et bientôt je connaîtrai ; ἑώρακα : j'ai eu l'occasion ou le loisir de voir et c'est pour moi chose vue... Le premier peut bien se traduire : « je connais » ; c'est le résultat tenu dans ma mémoire. Mais le dernier serait mal rendu par « je vois » ; très bien, au contraire, par : « je connais de vue, j'ai vu et retenu ». Souvent il suffira de dire « j'ai vu », sous-entendant « d'une vue qui reste présente à mes yeux ». Ainsi donc le verset entier se présente ainsi :

Si vous me connaissiez
vous connaîtriez aussi mon Père.
Dès maintenant vous commencez à le connaître (vous faites sa connaissance)
et le connaissez de vue (et déjà vous l'avez vu).

9. « Qui me voit, voit le Père » → *Qui m'a vu, a vu le Père* (au sens susdit).

10. « Le Père, qui demeure en moi, accomplit lui-même ces œuvres ». Coquille ou parfait spécimen de traduction normande? La tradition manuscrite est partagée entre τὰ ἔργα αὐτός, les œuvres lui-même, et τὰ ἔργα αὐτοῦ, ses œuvres. Ayant adopté αὐτός avec la Vulgate (*ipse facit opera*), on rattraperait αὐτοῦ par le biais d'une homophonie?... Nous admettions volontiers l'habile traduction de *1*, 9, mais ceci serait une espièglerie. « Accomplir », nous préférerions le voir réserver pour la traduction de *« perficere implere, complere »*. Nous aurions donc, avec la leçon de la Vulgate : → *le Père fait les œuvres lui-même.*

11. « Croyez à cause de ces œuvres ». Récidive... Ici Vatic. seul porte αὐτοῦ contre τὰ ἔργα αὐτά. Qu'on sache, du moins, que, s'il y a équivoque en français entre « ces » et « ses », il n'y en a pas en grec entre αὐτός et οὗτος, pas plus qu'entre *« ipsa »* et *« ista »*... La matière est sans importance heureusement, mais la fausse note est stridente dans ces deux versets. → *Croyez à cause des œuvres mêmes.*

16, 8. « Et lui, quand il viendra, il confondra le monde, au sujet du péché, de la justice et du jugement ». D'abord, la chose ne se fera pas à son arrivée mais à partir de celle-ci (*cum venerit*, ἐλθών) ; ensuite, la finale est obscurcie par les trois articles qu'on a ajoutés. → *C'est lui, une fois venu, qui confondra le monde du chef* (en matière) *de péché, de justice et de condamnation* (κρισις ayant ici le sens de jugement condamnatoire qu'il a souvent).

9. « Au sujet du péché, car ils ne croient pas en moi » → *du chef* (en matière) *de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi* (ὅτι, *quia* : c'est plus net). — De même la suite : → *de justice, parce que... de condamnation, parce que...*

13. « Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous mènera à la vérité... » → *Quand il sera venu, c'est lui, l'Esprit de la vérité, qui vous conduira...* « Car les paroles qu'il dira ne sont pas les siennes ». Trop fort : elles viennent de plus loin, en quelque sorte, mais sont aussi les siennes ! → *Car il ne parlera pas de son propre chef* (ἀφ' ἑαυτοῦ), ou *de lui-même.*

14. « Il me glorifiera, car il recevra de ce qui m'appartient... » → *Voilà celui* (ἐκεῖνος) *qui me glorifiera, parce qu'il recevra de mon bien...*

16, 16-19. « Un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis un peu encore... » Cela ne rend guère la vivacité piquante de l'original : μικρόν ! Or la formule revient avec insistance. « Un moment » ? c'est peut-être trop court. Nous dirions : → *Sous peu, vous ne m'aurez plus sous les yeux* (θεωρεῖν) ; *après peu, de nouveau, vous me verrez... Que veut dire ce « peu » dont il parle?*

20. « Vous serez attristés, mais votre tristesse... » → *Vous serez peinés, mais votre peine se changera en joie.*

21. « Lorsque la femme enfante, elle est triste (?)... mais quand elle a eu son enfant... » → *elle a de la peine* (λύπην ἔχει), ou : *elle est dans la peine; mais quand elle a donné le jour à son enfant...*

22. « Et vous aussi maintenant, vous êtes tristes » → *vous êtes dans la peine.*
25. « Tout cela, je vous l'ai dit en paraboles » → *en figures* (παροιμία *proverbium*, paraît plus large que « parabole »).
29. « Voilà qu'à présent tu parles ouvertement et ne dis plus de paraboles » → *Voici que maintenant tu parles en clair et sans figures.*
30. « Nous le savons à présent : tu sais tout,
et tu n'as pas besoin qu'on t'interroge (ἐρωτᾶν).
En cela, nous croyons que tu es sorti de Dieu. »

Ce n'est vraiment pas clair. — Depuis le v. 23, le verbe ἐρωτᾶν apparaît trois fois, alternant avec quatre fois αἰτεῖν. Ce dernier est nécessairement rendu par « demander » (23, 24, 26) ; le premier, qui peut signifier une demande ou une question, est traduit « prier » (26), puis « interroger » (30) : c'est ce changement, à notre avis, qui brouille le sens de la phrase. Celui-ci fût resté clair si on avait laissé à ce verbe une neutralité que le contexte se chargeait de préciser : comme ἐρωτᾶν est plus réservé que αἰτεῖν, et que nous avons peu de choix, nous proposons la traduction « interpeller » ou « adresser une demande ». Et voici le résultat, assez clair et cohérent :

23. *Ce jour-là, vous n'adresserez aucune demande à moi-même* (ἐμέ) :
en vérité, en vérité, je vous le dis,
ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom.
26. *Ce jour-là, vous demanderez en mon nom,*
et je ne vous dis pas que moi, je ferai une demande au Père à votre sujet,
car le Père lui-même vous aime...
30. — *A présent nous avons compris :*
tu sais tout et n'as pas besoin qu'on t'adresse de demande;
en cela (par là?), nous croyons que tu es venu de Dieu.

Tout le monde comprend qu'il s'agit jusqu'au bout d'une demande déprécative et non d'une interrogation, et que l'usage liturgique chrétien d'adresser la prière au Père par le Fils ne contredit nullement la croyance en la divinité de celui-ci. Reste un doute provenant du v. 19 a.

18, 11. « Je ne la boirai pas? » Forme interrogative peu perceptible à l'oreille. → *Ne la boirai-je pas?*
35. « Est-ce que je suis Juif? » (μήτι ἐγώ, *numquid ego...*) → *Enfin, suis-je Juif, moi!*
37. « Voici pourquoi je suis né, voici pourquoi je suis venu dans le monde : c'est pour rendre témoignage à la vérité. » Cette formulation exclusive excède un peu. → *A cette fin je suis né, à cette fin je suis venu dans le monde : rendre témoignage à la vérité.*

20, 27. « Avance ton doigt ici... avance ta main ». Qu'on nous excuse de n'être pas d'accord avec d'autres, mais nous ne trouvons pas que ce soit une façon fort naturelle de parler. Nous dirions exactement comme le texte : → *Porte ton doigt ici... porte aussi ta main et la mets dans mon côté.* — Il ne serait pas non plus contraire au sens de φέρε de traduire → Donne ton doigt... donne ta main (comme on l'a suggéré, *Maison-Dieu*, n° 62, p. 40).
29. « Heureux ceux qui croient sans avoir vu ». Exactement → *ceux qui auront su croire sans avoir vu.*

Actes des Apôtres

1, 6. « Restaurer la royauté en Israël » → *pour Israël.* — Il ne s'agit pas d'un fait de politique interne, mais de cette royauté prédite pour Israël et qui doit rayonner sur le monde.

7. **54. « Ils enrageaient dans leur cœur » ; expression méprisante absente du texte** → *Ils rageaient en eux-mêmes.*

58. « L'ayant fait sortir de la ville, ils le lapidaient » : pas en chemin; c'est un imparfait de durée, qui va mal en français. → *ils le lapidèrent.*

12, 9. « Pierre sortit, et il le suivait. Il ne savait pas que ce qui arrivait grâce à l'ange était vrai. » Style de conte enfantin, qui n'est pas celui du texte. → *Pierre sortit et le suivit* (imparfait de durée), *sans comprendre que fût vrai ce qui arrivait grâce à l'ange.* — Noter qu'au v. 7 on avait dit « l'Ange du Seigneur », avec majuscule.

Romains

1, 3. « Paul, mis à part pour l'Evangile de Dieu... Cet Evangile concerne son Fils ». Pourquoi briser quand le texte ne le fait pas? → *l'Evangile de Dieu... concernant son Fils.*

6, 5. « Si nous avons été configurés à sa mort, nous le serons aussi à sa résurrection ». Traduction d'une sobriété remarquable, qui évite de majorer le sens des termes, comme le font la plupart. Nous craignons seulement que cette condensation de la longue formule paulinienne n'en rende l'intelligence moins facile. Nous suivrions plutôt sa pensée pas à pas : →

Car s'il est vrai que nous sommes devenus pareils à lui (σύμφυτοι)
par la réplique (τῷ ὁμοιώματι) *de sa mort,*
aussi bien le serons-nous par celle de sa résurrection.

8, 19. « La création, dans un ardent désir, attend la Révélation des fils de Dieu ». Nous n'aimons pas l'« ardent désir », et pensons que l'intraduisible ἀποκαραδοκία, qui marque le geste de tendre la tête au dehors pour observer et guetter, est plus heureusement rendu par B. Jér. : → *La création en attente aspire à* ... (qui fait d'ailleurs mieux sentir l'imminence espérée).

1 Corinthiens

4, 11. « Nous sommes brutalisés » : trop fort. → *Nous sommes bafoués.*

9, 26. « Voilà comment je cours : ce n'est pas sans but », etc. Construction brisée sans raison par deux fois; d'autre part il écarte non seulement l'absence de but, mais les zigzags : οὐκ ἀδήλως. → *Je cours en me gardant de dévier, je cogne en évitant de frapper dans le vide.*

11, 30. « Bon nombre sont morts ». Paul évite ce mot, car il ne les considère pas comme condamnés sans espoir : → *bon nombre se sont endormis.*

15, 2. « Sinon vous avez cru en vain » → *à moins que vous ne soyez venus à la foi à la légère.*

2 Corinthiens

6, 4. « Nous nous comportons en tout comme il convient à des ministres de Dieu : avec une grande endurance... » — Mais la Vulgate dit *exhibeamus nosmet-ipsos*; et nous pensons qu'ici la forme cohortative devait être maintenue, parce que la liturgie a voulu, au début du carême, présenter cette péricope comme un programme valable pour tous les chrétiens. Donc → *Ne donnant à personne aucune occasion de chute, présentons-nous* (συνιστάντες ἑαυτούς), *au contraire, en tout...* [3]. — On a critiqué l'emploi du mot *endurance* : « Endurance nous semble un mot trop profane. Il nous fait penser à un coureur cycliste. Constance est pire encore [4] ». A la bonne heure! la course, le stade,

3. Mais nous reconnaissons que l'original demandait l'indicatif. Par contre, en Rom. *13*, 11, pour une construction participiale analogue, le contexte réclamait l'impératif qu'on lit dans le *Lectionnaire* : « *Sachez-le, voici l'heure de nous réveiller* ». Et c'est à tort qu'on a écrit qu'il eût mieux valu dire *vous le savez.* En sens contraire, *Paroisse et Liturgie*, 1960, p. 509.

4. Voir *La Maison-Dieu*, n° 62, p. 36.

voilà bien un genre de référence qu'affectionnait l'Apôtre. Au reste, aussi peu biblique que possible... C'est dire combien il faut être prudent à condamner des expressions comme « profanes », « humanistes », « pas bibliques ».
8. « On nous prend pour des imposteurs » → *pris pour des imposteurs.*

8, 20. « Nous voulons éviter qu'on nous blâme au sujet de la grosse somme dont nous avons la charge ». L'Apôtre emploie une expression à la fois discrète et imagée → *Nous voulons éviter qu'on nous critique au sujet de cette belle récolte...*

12, 1. « Il faut se glorifier? » Pour l'oreille : → *Faut-il se glorifier?*
4. « Il entendit des paroles secrètes ». Plus que secrètes, → *ineffables, indicibles.*

Galates

4, 1. « Aussi longtemps que l'héritier est mineur ». En dépit de certains éloges [5] donnés à cette traduction, elle est inexacte : νήπιος signifie très précisément *« in-fans, enfant »*, et c'est ainsi qu'on le rend partout ailleurs, même dans le *Lectionnaire* : cfr 1 Cor. *13,* 10-13. — Même remarque pour le v. 3.

Ephésiens

3, 8. « L'incomparable richesse du Christ » : ἀνεξιχνίαστος est rendu de façon beaucoup plus approchante par → *insondable* (B. Jérus.), *inépuisable* (Féder).
9. « Manifester à tous quelle est l'ordonnance » → *mettre en lumière l'ordonnance.*
10. « Pour faire connaître maintenant aux Principautés... la sagesse de Dieu en sa riche diversité » → *pour que soient connues désormais* (ἵνα γνωρισθῇ νῦν) ... *les multiples nuances de la sagesse de Dieu.* — Voir ci-dessus. Mat. *24,* 29.

5, 6. « C'est pour de telles choses que la colère de Dieu vient sur les fils de rébellion ». Ce dernier mot est trop fort. → *que vient la colère de Dieu contre les fils de l'indocilité.*
9. « Marchez en enfants de lumière ». Expression fade, trop petit-catéchisme; ici justement il n'y a pas νήπιος, mais τέκνον → *Marchez comme race de la lumière!* (ou : *comme fils de la lumière,* Vulg. : *ut filii lucis*).

Philippiens

2, 5-11. La belle version rythmée de ces strophes que donne la Bible de Jérusalem n'a pas trouvé droit de cité dans le *Lectionnaire.* Personnellement nous la regrettons...

3, 17. « Soyez mes imitateurs » → *Faites-vous tous ensemble mes imitateurs* (συμμίμηταί μου γίνεσθε), poursuit l'idéal d'unité des versets 15-16.

4, 6. « Ne soyez inquiets de rien; mais qu'en toute chose, par la prière et la supplication... » → *N'entretenez aucun tracas* (μηδέν μεριμνᾶτε), *mais qu'en toute chose, par l'oraison et la prière...*

Colossiens

3, 12. « Revêtez-vous de cordiale pitié ». Qu'on ait voulu éviter « le revêtement d'entrailles » selon la lettre, soit, mais l'expression adoptée reste baroque en français. *« Induimini »* veut indiquer l'acquisition d'une chose qui manquait, tandis que *« viscera »* marque un changement non de surface mais en profondeur. → *Faites-vous une âme (un cœur) miséricordieuse.*

---

5. *Ibid.,* p. 34.

14. « La charité, c'est le lien de la perfection ». Faute d'équivalent concret de σύνδεσμος, nous dirions → *la synthèse de la perfection.*
15. « Que la paix du Christ triomphe dans vos cœurs ». Mais βραβευέτω est beaucoup plus pacifique ! → *règne dans vos cœurs.*

1 Thessaloniciens

1, 10. Jésus « nous délivre de la Colère qui vient ». Le latin a bien saisi la nuance future de ce présent : « *ab ira ventura* » → *de la Colère à venir.*

4, 1. « Nous vous en prions et supplions » : si ἐρωτῶν n'est pas tout à fait prier, παρακαλεῖν n'est nullement supplier ; d'ailleurs au v. 18 on le traduira par « consoler ». → *Nous vous y invitons et exhortons... : puisque vous avez appris de nous comment... — et c'est d'ailleurs ainsi que vous marchez — progressez encore !*

Tite

2, 14. « Un peuple ardent à faire le bien » → *zélé pour le bien* (ou : *qui ait le zèle des belles actions*).

1 Pierre

2, 12. « Alors, bien qu'ils vous accusent de faire le mal, éclairés par vos bonnes œuvres, ils glorifieront Dieu ». Enerve un peu l'original.

en sorte que, tandis qu'ils vous calomnient comme malfaiteurs,
ils en viennent, éclairés par vos bonnes œuvres,
à glorifier Dieu au jour de sa visite.

*
* *

Notre souci, on l'aura remarqué, a moins été de signaler des imperfections que de proposer des perfectionnements. Sans la singulière estime où nous tenons le *Lectionnaire*, nous ne nous serions pas imposé cette tâche. Pour la plupart des autres versions, elle eût été presque sans fin.

C'est que tous nous souhaitons qu'à force de soin et de patience, le visage de la Parole de Dieu en notre langue soit enfin, comme celui que le Christ donne à l'Eglise, « resplendissant, sans tache, ni ride, ni rien de tel ».

Liège E. BERNIMONT, O.P.
38, quai Mativa.